



Résistant du groupe Action R6 affilié au mouvement Libération-Sud, puis maquisard de la compagnie Surcouf opérant dans le sud du département du Cher, Maurice Rébillon est arrêté avec ses compagnons dans la Creuse le 19 juillet 1944. Il a 19 ans. Il est déporté le 1^{er} août à la prison de Siegburg puis à Buchenwald. Matricule 81160. Libéré le 11 avril 1945. Il pèse moins de 35 kg.

Maurice Rébillon témoigne dans un établissement scolaire du Loiret

[L'arrivée au camp]

[Buchenwald] Nous sommes arrivés, par une fin d'après-midi de septembre, devant une enceinte de barbelés et un porche en bois au-dessus duquel trônait une inscription en allemand : on nous a traduit cela : « Le travail rend libre ». A l'intérieur de l'enceinte : des baraquements en bois autour d'une vaste place. On nous a dirigés sur le côté, vers « le petit camp », aux installations de toile.

Ce qui m'a intrigué en pénétrant là, c'est une odeur vaguement nauséabonde qui jusqu'alors ne m'avait pas été du tout familière, l'odeur de la chair brûlée. Je n'ai pas tardé à apprendre qu'il y avait dans ce camp un four crématoire en activité.

Nous avons été pris en main, sans ménagement, par des militaires S.S. maniant la matraque en hurlant pour nous faire mettre en rang, nous compter, nous presser de marcher plus vite. On réalise alors dans quel gouffre d'inhumanité on est tombé, et l'on se dit : « A quoi faut-il s'attendre encore ? »

Les premières opérations auxquelles on nous a soumis allaient participer à la mise en œuvre de notre total avilissement : fouille pour nous dessaisir des menus objets que nous avions sur nous ; rasage des cheveux et des poils à la tondeuse de la tête aux pieds ; plongée de la tête dans un bac de liquide désinfectant empestant le grésil et badigeon à ce liquide des aisselles et de l'entrejambes ; habillage avec des vêtements rayés de bagnards ; attribution de sabots-claquettes à semelles de bois.

Et ne pouvoir que subir, en silence, ces opérations attendant à la dignité et à la pudeur... les subir !

On nous a fait défiler ensuite devant des scribouillards prenant notre identité et nos empreintes digitales, nous photographiant, nous décernant un numéro matricule à ne pas oublier sous peine de punition. [...] Nous étions ainsi numérotés comme des objets, comme des bêtes.

Lorsque l'on voyait se promener dans cette enceinte des hommes au corps et aux membres squelettiques, à l'œil hagard, on avait l'impression d'être plongé au cœur d'un étrange établissement psychiatrique. Venait immédiatement à la pensée, de manière confuse, le lancinant « Moi, ici ? », jusqu'à perdre le sens du monde extérieur, du monde réel.

C'est que le nazisme, en nous enfermant dans ces camps, avait pour but de nous détruire, mentalement déjà. Il s'agissait de survivre ... beaucoup de détenus n'ayant pas eu cette chance. Ils y ont laissé la vie, là, ou plus tard ailleurs, à cause des souffrances endurées.

[...]

Lorsque nous sommes arrivés à Buchenwald, il y avait à l'entrée, d'un côté, un ours sans doute récupéré dans un zoo. Attaché à une chaîne, il nous regardait passer, le regard vide.

De l'autre côté, en face de l'ours, dans une petite cabane, un homme portant un collier et lui aussi attaché, se tenait accroupi. Lors de notre passage, il mangeait comme un chien une soupe lapée dans une écuelle. C'était, je l'ai su par la suite, l'ancien maire de Vienne, la capitale de l'Autriche. Cet homme, pour avoir manifesté son opposition irréductible à Hitler lors de l'Anschluss, avait été interné à Buchenwald en 1938. Pour moi, ce spectacle demeure le symbole de la déchéance humaine voulue et organisée par les Nazis.

[La vie au camp]

Le surlendemain de notre arrivée, nous avons été contraints d'assister à un événement inopiné, terrifiant : une pendaison publique au son de la musique.

On sait que les Allemands aiment la musique, les SS y ajoutaient le grotesque. L'orchestre était constitué d'éléments divers recrutés dans le camp. Il y avait des musiciens de la garde royale danoise, en costume rayé comme le nôtre, en outre affublés de leur traditionnel bonnet à poils. On voit le ridicule.

Quatre détenus ont été pendus parce que, nous a-t-on expliqué, ils avaient volé des pommes de terre au silo. Ce sont d'autres détenus qui étaient chargés, basse besogne, de mettre à mort les malheureux préalablement bâillonnés afin certainement d'étouffer leur voix. J'ai encore dans les yeux le geste d'un jeune tchécoslovaque : il a réussi, pendant quelques secondes, à accrocher d'un bras la barre horizontale du gibet. De l'autre, il a tendu en direction des Allemands un poing menaçant. Cela également est un symbole : celui de la résistance au fascisme jusqu'à l'ultime instant.

Pour ce que j'ai connu, nous nous trouvions dans un univers assez hétéroclite. Cela allait du souteneur extrait d'une prison française au gros trafiquant de marché noir, à l'homosexuel, et même au criminel allemand de droit commun.

Nous étions, nous les patriotes, logés à la même enseigne que ces gens-là, mais ce n'était pas spécialement notre monde.

Entre les patriotes, les affinités évidemment jouaient. Pour ce qui m'a concerné, des liens se sont créés avec les résistants, les politiques : des camarades avec qui l'on pouvait évoquer les actions dans la Résistance. Et bien sûr, entre nous, dans l'inactivité forcée, cultiver l'espérance.

Source :

Témoignage de **Maurice Rébillon** In : « *Adolescent dans la Résistance et citoyen en résistance* ». Extraits.
AD 18 – 140 J 27